

ended the “religious” meaning of death for ordinary people, however much it changed its official theological status. We are repeatedly told that early modern Englishmen at nearly all levels of society wished for a “decent burial”: the evidence Ms Gittings cites clearly shows that this meant a “Christian” burial too. Her rendering of the religious context of attitudes to death is on the whole unconvincing and occasionally sloppy. Secondly, her thesis regarding the corrosive effects of individualism on attitudes to death is, with few exceptions, asserted and imposed on the evidence in ways that reify the concept: individualism becomes her *deus ex machina*. This is not to say that changes in attitudes to death and burial had nothing to do with a more individualistic outlook on human life, only that Ms Gittings has not allowed her theme to emerge from a careful and sensitive consideration of the evidence. Thirdly, and most importantly in my view, Ms. Gittings’s study disappoints because it fails to reconstruct what death and burial meant to ordinary English men and women in the early modern period. We are told a great deal about the functions of funeral ceremonies, but very little about what the subjects of her study thought about them: the categories of thought *they* employed in making sense of life’s end are inadequately addressed. While the interpretation of diaries, letters, and other personal documents for individual attitudes to death undoubtedly has its difficulties, Ms Gittings’s decision to reject the systematic use of them on the grounds that they are biased and unrepresentative goes too far, and renders her book less a study of *early modern* English attitudes to death than it might have been. Finally, the referencing system adopted here, “to avoid burdening both the book and reader with constant repetitions and unwieldy footnotes” (p. 1), is inadequate and makes the identification of sources difficult.

Stephen Macfarlane
Bennington College

* * *

Michelle Guitard — *Histoire sociale des miliciens de la bataille de la Châteauguay*. Ottawa, Direction des lieux et des parc historiques nationaux, Parcs Canada, Environnement Canada, 1983, 150 p.

Voilà un petit livre sans prétention qui constitue une belle contribution à la recherche historique. Michelle Guitard a voulu connaître le soldat de la bataille de la Châteauguay. Nous ne savions rien à son sujet. M. Guitard a comblé cette lacune. Elle établit la présence sur la Châteauguay, le 26 octobre 1813, du corps des Voltigeurs, levé par le lieutenant-colonel Charles-Michel de Salaberry, le 15 avril 1812, de membres de la milice d’élite et incorporée, de représentants de la milice sédentaire, d’une compagnie de réguliers provinciaux et d’Amérindiens. Après avoir bien défini la nature des divers groupes militaires impliqués du côté canadien, l’auteure explique leur recrutement respectif. Ces pages nous en apprennent beaucoup sur la milice.

En ce qui concerne les officiers de milice, le lecteur est frappé comme l’auteure par la multiplicité des liens de parenté qui existaient entre eux. Son tableau à ce sujet (p. 22) est un document sociologique en soi. Noblesse, métier des armes, bourgeoisie des professions libérales avaient tissé entre eux des liens de toute sorte, dont on souhaite, après avoir examiné ce tableau, qu’ils soient examinés de plus près. La prolifération des liens de parenté était favorisée par le jeu du patronage dans le recrutement des officiers. En outre, l’officier devait avoir les moyens de faire face aux exigences financières que la fonction impliquait, en plus d’être capable de commander des hommes... en temps de guerre en tout cas. Mais d’autres facteurs entrent en ligne de compte comme le prestige social, les pressions sociales, le service militaire antérieur et la bravoure au combat. Cependant, la pensée de l’auteure manque de clarté sur cette question.

Pour ce qui est des Voltigeurs, la désertion de plusieurs recrues complique leur recrutement. En octobre 1813 les Voltigeurs comptaient tout de même 29 officiers et 481 sous-officiers et soldats dans leurs rangs, alors que le nombre originel de soldats avait été fixé à 500. Artisans ou journaliers sans emploi, les soldats provenaient plutôt des centres urbains (près de 60 %). Les officiers, par contre,

se répartissaient entre villes (15 %) et campagnes (85 %), selon des pourcentages similaires à la population, du moins dans le cas de 20 d'entre eux, le lieu de résidence des autres (63 %) restant inconnu. D'autre part, dans la tradition populaire du Canada français, la bataille de la Châteauguay est considérée comme une victoire canadienne-française. Mais l'historienne note que 25 % des Voltigeurs étaient anglophones, même si elle ne peut préciser quels soldats en particulier prirent part à la bataille.

Huit cent cinquante-huit (858) volontaires et conscrits de la milice d'élite et incorporée se trouvaient sur la Châteauguay, le jour de l'attaque américaine. Les conscrits, ou dans plusieurs cas leurs substituts, étaient de loin les plus nombreux, mais, mis à part quelques incidents, leur mobilisation fut paisible. L'auteure a trouvé peu de renseignements personnels sur les miliciens. Les quelques données recueillies laissent tout de même croire qu'ils étaient plus jeunes (22 ans) que les Voltigeurs (25 ans) et que, contrairement à ces derniers, la très grande majorité d'entre eux (87,6 %) appartenait au monde rural. De plus, le pourcentage d'artisans et de cultivateurs chez les uns et chez les autres paraît avoir été inversement proportionnel. M. Guitard ne dit rien des traits collectifs de la milice sédentaire. Elle note toutefois que sa participation à la bataille n'a pas seulement pris la forme de corvées, comme on l'avait vu jusqu'à maintenant, mais qu'une compagnie a effectivement combattu. L'historienne ne dit mot non plus de la compagnie de réguliers provinciaux présente sur la Châteauguay, mais elle explique les relations ambiguës que maintenaient les blancs et les Amérindiens les uns à l'égard des autres.

Michelle Guitard analyse ensuite les conditions de vie du soldat : logement, nourriture, vêtement, armement et équipement, solde, discipline, exercices, travaux, hygiène, etc. Ces pages, bien documentées, amènent l'historienne à conclure que la vie du soldat était rude. Quant à l'officier, dont les conditions de vie, supérieures à celles du soldat, sont mises en parallèle avec celles de ce dernier, il devait envier le sort qui était le sien avant de porter les armes. M. Guitard s'emploie ensuite à l'aide d'une argumentation bien menée à faire la lumière sur plusieurs points controversés de la bataille de la Châteauguay, avant de conclure que les miliciens ont été mal récompensés. Quatre appendices nominatifs et une bibliographie complètent ce livre qui ne compte pas d'index, mais qu'agrémentent de nombreuses illustrations, en particulier des dessins fort bien faits de diverses facettes de la vie des miliciens.

Michelle Guitard a beaucoup travaillé; son livre le montre bien. Grâce à sa patience et à son labeur, elle a amassé une abondante documentation dont elle a su faire bon usage. Elle a pu ainsi étudier son sujet sous de nombreux aspects qu'on ne connaissait guère. Elle a pu aussi porter son regard sur plusieurs groupes qu'elle a rapprochés les uns des autres: officiers, soldats, Voltigeurs, milice d'élite et incorporée, etc. Cependant l'état des sources ne lui a pas permis de dresser un tableau complet et convaincant partout. Son livre n'en constitue pas moins un apport original à l'historiographie socio-militaire.

Jean-Pierre Gagnon
Service historique
Ministère de la Défense nationale

* * *

Steven Hahn and Jonathan Prude, eds. — *The Countryside in the Age of Capitalist Transformation: Essays in the Social History of Rural America*. Chapel Hill: University of North Carolina Press, 1985. Pp. xi, 355.

The shadow of the new social history now falls over the countryside, once tilled mainly by scholars more interested in subjects like the frontier, agriculture, and protest politics. This collection of eleven fine case studies of change in the rural United States makes plain that the approaches that have so richly deepened perspective on other areas of social history will also be applied to rural life.